CHAPITRE IV

ÉVOLUTION LOGIQUE DE L'AMOUR DANS LE MARIAGE.

La conception idéale du Mariage suppose deux jeunes gens qui, à l'éclosion de leur puberté et épris l'un de l'autre, peuvent s'unir. Si l'on songe que l'amour naît quelquefois vers la quinzième année et cela avec une ardeur telle que celui qui en est l'objet peut ne plus éprouver par la suite ce sentiment avec autant de violence, on constate déjà que cette union idéale n'est pas toujours réalisable.

Quelques-uns me diront que ce cas est ex-

ceptionnel. Soit, je l'admets ; encore que cette exception soit plus fréquente qu'on ne le croit. D'ailleurs, ce livre prétend viser aux généralités ; je préfère donc fixer à la vingtième année le moment où l'union des sexes devient une loi de nature. On peut affirmer, sans craindre un démenti, qu'arrivés à cet âge, l'homme et la femme subissent certainement les sollicitations impérieuses de l'amour. Leur mariage est-il possible ?... Oui, pour la femme ; non, pour l'homme. Quelle que soit la classe sociale à laquelle il appartient, jamais à cet âge, l'adolescent ne possède la liberté morale ou les ressources matérielles suffisantes pour assurer l'existence de celle qu'il épouserait. C'est le moment de sa vie où il ne doit songer qu'à lui, égoïstement, et donner le grand effort de travail qui lui permettra de prendre une place prépondérante dans la mêlée humaine. Aussi sur une statistique de mille mariages, à peine

en trouverait-on un seul dans lequel le mari n'a pas dépassé la vingtième année. En fixant à vingt-cinq ans, pour l'homme, l'âge normal des épousailles, je crois établir une moyenne raisonnable. C'est donc un minimum de cinq années pendant lesquelles il se trouvera dans une situation contraire aux lois de la Nature et à celles de la Société. Quoi qu'il fasse pendant ce laps de temps, il souffrira : physiquement, s'il a l'imbécile volonté de réprimer les élans de sa chair ; moralement, s'il est obligé de recourir à la ruse et au vol pour s'assurer sa part d'amour. Triste alternative, en réalité, puisqu'il faut être ou victime ou bourreau.

D'autre part, bien que les jeunes filles aient la possibilité de se marier au sortir de l'enfance, on peut néanmoins, par suite de circonstances ramifiées à l'infini, fixer à vingt ans l'âge moyen du mariage pour celles qui se marient. Si l'on songe à la rapidité de la

vie et surtout, pour la femme, à la brièveté du temps de l'amour, on demeure saisi de mélancolie en constatant que pour elles — et ce sont les heureuses — quatre ou cinq années sont perdues dans la stérilité de l'attente. Pour ma part, je n'ai jamais pu pénétrer dans un lieu de réunion mondaine, sans éprouver un sentiment de révolte en contemplant tant de vierges dont la beauté s'étiole inutilement, et qui représentent ce que j'appellerais volontiers un *Capital d'amour* immobilisé. Elles sont là, mûres pour la volupté, impatientes de connaître le grand mystère qu'elles soupçonnent. Le trouble de leurs âmes transparaît sous la pureté de leurs regards. Mais des préjugés barbares les condamnent au mensonge de l'insensibilité. Et cependant l'invincible fluide émane de leur être, rayonne en ondes attractives, tandis qu'autour d'elles les désirs rôdent, les possibilités de bonheur se précisent. Hélas ! il leur

est défendu de créer ce bonheur, de participer à la vie universelle, de multiplier les sources de joie. L'Humanité ressemble à un pauvre qui pleurerait sans cesse sur sa misère en se refusant à puiser dans des trésors qui lui appartiennent. Si encore la virginité de la femme avait une utilité, une raison d'être, on comprendrait la protection dont on l'entoure. La sagesse de l'homme serait celle de l'horticulteur qui cultive ses rosiers, jusqu'au jour où il pourra cueillir les fleurs dans leur maximum de beauté.

Mais il n'en va pas de même en la circonstance. Non-seulement de seize à vingt ans la beauté de la jeune fille subit une perpétuelle métamorphose qui la rend diversement désirable à chaque heure de son existence ; mais passé cet âge, sa beauté s'immobilise pendant deux ou trois ans, puis décline de jour en jour, si elle n'est pas fécondée par la divine rosée de l'amour. Ce ne sont pas là de vaines ou

paradoxales théories, mais bien des réalités que l'observation la plus élémentaire certifie sans cesse. Il suffit de regarder les vieilles filles de trente ans restées réellement vierges ; leurs charmes sont plus flétris que ceux des femmes de quarante ans. Qu'elles se marient et en l'espace de quelques mois une jeunesse nouvelle fleurit dans leur regard. Donc, la chasteté n'est point conservatrice de la beauté. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu de gémir en songeant aux milliards de vierges dont le charme triomphal se perd de minute en minute, sans possibilité de retour, et cela dans l'espoir d'un hymen problématique ?... Avec cette innombrable légion de sacrifiées, un Dieu clément pourrait peupler pour l'éternité les paradis de Mahomet. Ainsi, avant d'arriver à l'étude directe du Mariage, il m'a fallu constater que l'homme et la femme souffrent déjà par le seul fait de son existence. Toutefois, ces souffrances sont peu de chose en

comparaison de celles dont il devient la cause immédiate et que nous allons envisager.

Je suis tellement convaincu de l'excellence des idées pour lesquelles je plaide, que j'ai résolu de présenter celles que je combats sous leur aspect le plus favorable, sous leurs apparences les plus séduisantes. Mes adversaires auraient donc mauvaise grâce à voir en moi un pessimiste de parti pris. Ainsi, je vais prendre comme exemple le mariage idéal, le mariage d'amour. J'irai même plus loin et je consentirai à admettre qu'il soit le cas général, bien que l'expérience prouve le contraire. Examinons consciencieusement ses divers avatars. L'homme a vingt-cinq ans, la femme en a vingt. Le couple est uni par la plus violente des passions. Oh ! je n'hésite pas à l'écrire, les mois qui vont suivre l'hymen seront des mois d'ivresse absolue, de bonheur surhumain. Pour ceux-là qui peuvent s'aimer librement, dans le triomphe de leur

jeunesse et de leur beauté, le paradis des légendes devient une réalité terrestre. Les mesquineries de l'existence disparaissent à leurs yeux ; ils planent dans un décor de rêve. Toutes les petitesses de la vie, tous les froissements de l'intimité s'évanouissent comme les génies malins dans les contes orientaux.

Pour ceux-là, le vieux proverbe devient vrai : l'argent ne fait pas le bonheur. Il leur importe peu que la table soit servie avec abondance, que les bûches flambent dans le foyer ; la passion les nourrit, la passion les réchauffe. Ils ne vivent que pour eux ; leurs regards sont des sources abondantes dans lesquelles ils puisent des joies toujours nouvelles. Et, la main dans la main, ils marchent avec la sérénité des dieux, bravant les méchancetés du sort, dédaignant les fourberies du monde.

Mais, hélas! nous avons vu qu'un tel

amour n'est pas, ne peut pas être éternel. C'est à peine si trois années se sont écoulées et la flamme qui consumait les conjoints s'éteint graduellement. Est-ce à dire que la femme soit moins belle, l'homme moins séduisant ? Non pas. Ils sont encore rayonnants de jeunesse et de santé. Leurs cœurs sont aussi vibrants à la passion, leurs âmes aussi éprises d'idéal. Seulement les fluides dont ils étaient l'un pour l'autre les condensateurs se sont épuisés dans la série des étreintes. Si la bonté les anime, si le souvenir radieux de leur passé les purifie, ils veulent encore s'aimer, mais ils ne le peuvent plus car la divine source est tarie.

Sans doute, s'ils étaient désormais réellement morts à l'amour, ils vivraient encore relativement heureux, avec çà et là de lointaines et brèves flambées de passion, semblables à ces fusées de feu d'artifice oubliées qui éclatent après le bouquet final et ont quelque chose

de lamentable et d'attendrissant à la fois. Mais c'est à peine s'ils sont au milieu de la vie et — nous l'avons vu précédemment — de nouveaux fluides naissent en eux sous la violence desquels leur chair tressaille en silence.

Hélas ! non seulement ces fluides ne les rapprochent plus mais ils deviennent une cause continue de douleur latente. Tous les deux souffrent de ce qui faisait leur bonheur quelques années auparavant, c'est-à-dire de cette intimité qui les met sans cesse en présence et devient aussi lourde que la chaîne des anciens forçats. C'est qu'en réalité, sans le distinguer nettement, ils sentent très bien l'un et l'autre qu'il existe de par le monde, tout près d'eux peut-être, deux autres êtres dont les fluides, mis en contact des leurs, détermineraient une nouvelle et violente passion.

S'ils rencontrent ces deux unités, la Nature triomphera du pacte social. De part et d'autre

les entraves seront rompues et les couples se reformeront selon la grande loi d'harmonie. Car pour ceux-là, l'adultère est insuffisant ; il leur faut la possession libre et totale, la présence réelle à toutes les heures, la communion pour toutes les nuits. Aussi, n'hésitent-ils pas à fuir, couple héroïque, loin des familles, loin des villes, loin des patries. Mais, la plupart du temps, ni l'un ni l'autre des conjoints devenus indifférents ne rencontrent les deux unités idéales auxquelles leur état fluidique correspond à ce moment précis de leur existence. Et, comme ils n'ont pas la patience d'attendre cet idéal, qui d'ailleurs peut ne plus passer sur leur route, ils se contentent d'un à-peu-près. Car, deux inconnus, de sexe différent, mis en présence dans les limites de l'âge d'amour, auront toujours en eux une somme de fluide, quelque minime soit-elle, qui les poussera vers l'étreinte, cette étreinte dût-elle être unique. Ainsi de part et

d'autre, commencera l'inépuisable série des grands ou petits adultères, voire même des simples tromperies sans lendemain. Désormais, le bonheur n'est plus possible pour ce couple désuni ; et cela pour mille raisons.

Certes, l'adultère en est une ; mais il n'est pas la principale. En effet, grâce aux nombreuses commodités de notre civilisation, un mari et une femme peuvent se tromper mutuellement et abondamment pendant de longues années, tout en ignorant leurs infidélités réciproques. Or, comme la connaissance seule de la faute entraîne la souffrance, l'état d'ignorance dans lequel ils demeurent leur permet encore de conserver l'illusion.

Mais en dehors de l'adultère, il y a bien d'autres causes, plus infimes en apparence, plus graves en réalité, qui viennent chaque jour contrarier le bonheur conjugal, au point de le rendre impossible. Dès qu'ils ne sont plus l'un pour l'autre l'objet d'un désir cons-

tant, l'homme et la femme ne tardent pas à se laisser aller au penchant naturel de leur égoïsme. Toutes les petites concessions réciproques que la passion rendait, non seulement faciles, mais agréables disparaissent. A moins qu'il n'y ait — ce qui est bien rare — une communion absolue entre les pensées et une concordance parfaite entre les appétits, la paix du foyer se transforme en un état de guerre permanent. Les amants d'autrefois deviennent des ennemis acharnés, dont la lutte pour être sourde, n'en est pas moins cruelle. C'est une série de coups d'épingle et d'égratignures qui, pour des âmes sensibles, sont plus douloureuses que de larges blessures.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, l'être humain, quelles que soient les circonstances qui l'entourent, s'oriente avec persistance vers le bonheur. Aussi, chacun des conjoints cherchera selon son tempérament à se consoler des malheurs de son ménage. Pour la